



REBECCA KEAN - 2
PACTE DE SANG



CASSANDRA O'DONNELL

Extrait de la publication

REBECCA KEAN - 2

Pacte de sang

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Rebecca Kean - 1
Traquée

Cassandra O'Donnell

REBECCA KEAN - 2

Pacte de sang



© Nathalie Gendre, 2011

© Éditions J'ai lu, 2011

Chapitre 1

Il n'y avait aucune peur dans le regard du fauve. Seulement de la frustration. De la frustration et de la rage. Je venais d'abattre sa proie de deux balles dans le cœur. Il ne sentirait pas ses crocs déchirer sa chair tendre, ses griffes doucement la lacérer, et n'entendrait pas ses hurlements de douleur au moment de sa mise à mort. Et ça, le lynx-garou n'était visiblement pas prêt à le digérer.

— La chasse aux humains est interdite, Lynx. Tu as enfreint les lois de l'État du Vermont, je vais devoir te tuer, dis-je, en pointant mon arme dans sa direction.

Oui, bon d'accord, ce n'était pas très original, mais même si je décidais d'introduire dans mes condamnations à mort un peu de créativité et de poésie, mes discours devraient obligatoirement se terminer par « je suis venue pour te buter ». Alors, je ne voyais vraiment pas pourquoi j'aurais dû me fatiguer à y mettre les formes ?

Le lynx-garou poussa une sorte de rugissement puis courut vers moi, gueule ouverte et regard fou.

Il était d'une rapidité déconcertante, mais pas suffisante pour éviter les balles de mon Beretta. Elles trouèrent son estomac, son crâne, et finalement son cœur. Moins

d'une seconde plus tard, il gisait sur le sol et son corps avait repris forme humaine. Je m'approchai lentement, l'arme toujours braquée dans sa direction, et m'accroupis près de lui.

— Oh non, c'est pas vrai ! murmurai-je en le dévisageant.

Son œil et son front avaient été perforés, mais il n'était pas assez amoché pour que je ne remarque pas ses traits juvéniles et son expression presque infantile. Il ne devait pas avoir plus de 15 ou 16 ans. Ce qui expliquait qu'il n'ait pas cherché à fuir et qu'il n'ait pas pensé que je puisse utiliser des balles en argent. À cet âge et avec cette puissance, on se croit invincible. Et on a souvent tort.

— Rebecca ?

— Je suis là. Tu es en retard, dis-je, les yeux toujours rivés sur le gamin.

— Tout va bien ?

— Non, dis-je en rengainant mon arme.

Bruce était de taille moyenne. Les cheveux châtons, les yeux bruns, des lèvres bien dessinées. Plutôt joli garçon dans l'ensemble, mais d'un physique un peu banal. Cette impression se dissipait dès qu'il commençait à sourire. On le classait alors illico dans la catégorie des « mâles beaux à tomber ». Un avis partagé d'ailleurs par la ribambelle de filles qui lui tournaient continuellement autour et qui auraient été probablement effarées et terrifiées de découvrir qu'elles avaient succombé au charme d'un lycanthrope.

— Désolé, j'ai dû me garer à au moins deux miles d'ici. Il n'y a aucun moyen d'accéder à cet endroit en bagnole.

On était en plein milieu du parc national de Green Mountain. À quoi il s'attendait ?

— Il y a des dégâts ? demanda-t-il.

— Deux cadavres, fis-je, en lui montrant les corps étalés sur le sol.

Il se planta juste devant celui du gosse et demanda sobrement :

— Qui c'est ?

— Un lynx-garou.

— Il est très jeune, dit-il d'un ton de reproche.

Vas-y, tourne le couteau dans la plaie... j'adore ça...

— Et qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je le gronde ? Que je lui tire les oreilles ou que je lui colle une fessée ? Il a tué plus de dix personnes dans l'État de New York. Je n'avais pas l'intention de le laisser perpétrer un massacre ici.

— Non, mais c'était un môme, on pouvait peut-être...

— On ne pouvait rien du tout. Les sédatifs n'ont aucun effet sur les muteurs et puis je ne suis pas véto, merde ! Ce môme comme tu dis, était trop atteint. Il ne reprenait pratiquement plus jamais son apparence humaine.

Les muteurs pouvaient se transformer en toutes sortes d'animaux. Certains étaient carnivores, d'autres non. Mais il arrivait parfois que la bête prenne le pas sur l'homme et que le métamorphe perde toute trace d'humanité.

— D'accord, mettons que je n'ai rien dit.

Son regard glissa vers le deuxième cadavre.

— Mais, et lui ? Qui c'est ?

— Sa victime, fis-je, cette fois, un peu embarrassée.

— « Sa » victime ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

Je levai les yeux au ciel.

— Bon d'accord, je l'ai tué, mais je ne pouvais tout de même pas ramener tranquillement ce mec chez lui et tenter de le convaincre que tout ça n'était qu'un effet désastreux de son imagination !

— Tu aurais dû laisser le lynx le bouffer. C'est plus facile de tuer une proie pendant que son attention est accaparée par la nourriture.

— Ça n'aurait pas été fair-play, dis-je en grimaçant.

— Non, mais ça aurait été plus prudent.

Je ne savais pas pourquoi, mais voir un type se faire déchiqueter au petit matin avant mon premier café ne m'emballait pas plus que ça.

— Il faut savoir. D'abord, tu me reproches d'avoir buté un môme et maintenant tu m'engueules parce que je ne l'ai pas pris en traître, fis-je, en haussant les épaules.

— Je ne te reproche rien. J'aurais simplement préféré que tu m'attendes pour agir.

— Je suis un Assayim, Bruce, je n'ai pas besoin de ton aide.

L'Assayim était le tueur de la communauté surnaturelle d'un État. Une sorte de shérif officiant tant comme flic que comme bourreau et la main armée du Directum, le conseil des clans.

Bref, quelqu'un qu'on ne souhaite surtout pas croiser sur sa route.

— Que se serait-il passé si tu l'avais manqué ? Tu n'es pas dotée d'une force colossale, comme nous tous. Un instant d'inattention et il aurait pu t'éventrer aussi facilement que si tu avais été une simple humaine.

Je plantai aussitôt mon regard dans le sien.

— Tu sais que je pourrais te massacrer en moins de deux secondes si je le voulais ?

Et je ne me vantais même pas. Tuer était un véritable hobby pour une sorcière de guerre. Pratiquement un art de vivre. On nous apprenait à ôter la vie en même temps qu'à marcher, manger avec une fourchette ou à faire ses lacets. Et j'avais été une élève particulièrement studieuse.

— Exact. Mais pour ça, il faudrait que tu utilises tes pouvoirs et tu ne t'en sers pas ces derniers temps.

J'écarquillai les yeux, surprise.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Je dis que tu tues tes cibles soit avec des balles, soit avec le poignard étrange que tu portes à ta ceinture. Tu ne fais plus jamais appel à ta magie.

Et j'avais des raisons pour ça. Les espions du Mortefilis, le Haut conseil vampirique, cherchaient depuis quelques temps à évaluer l'étendue de mes pouvoirs. J'avais donc jugé plus prudent de me cantonner à des méthodes d'éliminations certes plus primitives mais aussi plus traditionnelles. Évidemment, je ne comptais pas évoquer mes petits problèmes avec Bruce.

— J'aime le sport, les challenges... si je me sers de mes pouvoirs, ça ne laisse pas grande chance à mon adversaire, je ne vois pas en quoi ça te dérange, mentis-je.

— Ça me dérange parce que ça équilibre beaucoup trop les forces, Rebecca, et que je ne supporte pas de te voir risquer ta vie. Ça me dérange parce que je tiens à toi et que tu as une adorable petite fille. Ça me dérange parce que je me réveille chaque matin en priant pour qu'il ne te soit rien arrivé, dit-il d'une voix rauque.

Les loups-garous et leur foutu instinct de protection...

— Bruce, on ne sort pas ensemble, je ne fais pas partie de ta meute et on ne se connaît que depuis quelques semaines, alors essaie de te contrôler, d'accord ?

Il m'adressa un regard triste.

— Ce n'est pas ce que tu crois, dit-il en s'avançant vers moi.

— Ah bon ?

Il devint tout à coup un peu pâle et hésitant.

— Bien sûr, tu es une femme et le loup en moi cherchera toujours à te protéger, mais... Oh, et puis zut ! Je ne sais pas comment te dire ça...

— Ouvre la bouche, remue la langue et utilise tes cordes vocales. Ça me semble un bon début, raillai-je.

Il prit quelques secondes de réflexion en se massant nerveusement le cou, puis planta son regard dans le mien.

— Rebecca, il y a quelque chose autour de toi... une menace. Un vrai danger...

Je le dévisageai, un brin perplexe.

— Bruce, je suis toujours en danger. C'est le revers de mon métier.

— Non. Je ne te parle pas de ça. J'ai fait des rêves, enfin plutôt des cauchemars te concernant et je me réveille depuis quelques jours avec la peur au ventre...

Depuis quand les loups-garous ont-ils des prémonitions ?

— Tu as bouffé un chaman dernièrement ? raillai-je.

Les loups pensaient que manger leurs ennemis leur permettait d'absorber leurs pouvoirs et les chamans étaient les seules créatures surnaturelles capables d'avoir des visions. Bien entendu, rien n'avait jamais paru accréditer cette croyance, mais ça ne les empêchait pas d'en être convaincus.

— Très drôle, dit-il en souriant enfin. Non. Je suis juste capable parfois de... enfin je peux...

Il s'interrompt.

— Tu peux quoi ? Prédire l'avenir ?

Il me dévisagea, faillit dire quelque chose puis se tut visiblement mal à l'aise.

— Ce sont plus des impressions à travers des images qui traversent mon esprit...

— Écoute, je ne sais pas ce que tu as vu, ni à quel point tu as trouvé ça angoissant, mais à moins de me dire ce qu'il va se passer exactement et comment l'éviter, tout ça ne sert à rien.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, admit-il.

— Eh bien tant mieux, parce que je ne veux rien savoir.

— Tu le penses vraiment ?

— Bruce, si j'avais dû m'inquiéter à chaque fois qu'on m'avait prédit un avenir funeste, je vivrais recluse dans ma maison, terrorisée, à attendre la mort.

— D'accord, mais...

— Je suis très sérieuse. Je veux que tu laisses tomber, d'accord ?

La faucheuse et moi parcourions trop souvent les mêmes chemins pour ne pas finir par nous croiser et je n'avais pas besoin qu'un loup obstiné s'entête à me le rappeler.

— Comme tu veux, dit-il sans enthousiasme.

Je me tournai ensuite vers les deux cadavres. L'aube se levait et le risque de croiser des randonneurs augmentait chaque minute.

— Tu viens m'aider à les transporter dans le coffre ?

— On ne pourrait pas avoir un rendez-vous banal, pour une fois ? Tu sais, se voir au resto, se faire un

ciné, tous ces trucs que font habituellement les gens normaux ? râla-t-il.

J'esquissai un sourire.

— J'ai peu de temps pour ça, en ce moment, désolée.

— Ouais et ben ça m'agace. Si tu ne trouves même pas une minute pour tes amis...

— Bruce, aide-moi à me débarrasser des corps, s'il te plaît.

— Ouais, ouais...

— Allez hop, au boulot ! Tu connais la loi comme moi. Pas de traces susceptibles d'attirer l'attention de la police humaine.

— Je sais, mais je vais encore saloper mes fringues.

— Ils ne saigneront plus, ils sont morts, lui fis-je remarquer.

— On ne m'avait pas dit que les sorcières pouvaient être si despotiques...

— Sans blague ?

Il soupira et souleva le premier corps pour le poser sur son épaule droite. Puis, saisit le deuxième pour le coller sur son épaule gauche. Tout ça, en quelques secondes et sans que ça lui coûte le moindre effort. Superman pouvait aller se rhabiller.

— Ça va aller ? demandai-je, machinalement.

— Aucun problème, mais je me demande si c'est bien prudent de trimpler ces deux-là dans la voiture. Imagine qu'il y ait un contrôle de police...

Je haussai les épaules nonchalamment.

— Et alors ? On réglera le problème s'il se présente.

— Et on se retrouvera non pas avec deux, mais quatre cadavres. Si ce n'est plus, dit-il en grimaçant.

Tuer des humains ne me posait pas de problèmes de conscience mais je ne tenais pas non plus à me faire remarquer.

— Très bien, alors, qu'est-ce que tu proposes ? Tu sais que je ne peux pas simplement les enterrer, c'est beaucoup trop risqué.

— Il y a une autre solution, fit-il en me lançant un regard appuyé.

Je savais à quoi il faisait allusion mais je ne me serais jamais risquée à le lui proposer.

— Euh... ça ne t'embête pas ? demandai-je, aussitôt, gênée.

— Je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner et j'ai une faim de loup, dit-il fier de son jeu de mots.

— Tu es sûr d'en être capable ? Il y en a tout de même deux.

— Au pire, j'aurais une bonne indigestion, dit-il en commençant à ôter ses vêtements.

— Bruce, attends, attends ! m'écriai-je.

— Trop tard, dit-il en se plantant devant moi, nu comme un ver.

— Tu aurais au moins pu me laisser le temps de me retourner, putain ! le sermonnai-je, en rougissant.

— Oui, mais ça aurait été moins drôle, fit-il alors que des poils poussaient le long de son corps et que ses membres grandissaient en émettant d'effroyables bruits de craquements.

Le loup de Bruce était impressionnant. Non. Terrifiant. Il n'appartenait pas à l'espèce locale de lycanthrope, mais à celle de Sibérie. Les garous des steppes. Une taille gigantesque, un pelage très épais et des crocs deux fois plus longs et plus puissants que leurs cousins d'Amérique du Nord.

Il n'existait pas, à ma connaissance de meute comme la sienne en Nouvelle-Angleterre.

— Oh mon Dieu, grand-mère, plaisantai-je, comme vous avez de grandes dents !

Il poussa un énorme grognement et je me mis à rire en m'éloignant.

— Sois sage, mange proprement et n'oublie pas les os, lançai-je en me dirigeant vers la voiture.

Je n'étais pas d'humeur à assister au spectacle. Il était 7 heures du matin et je rêvais de muffins et de café noir. J'avais traqué le lynx-garou renégat durant plusieurs heures et ça m'avait complètement vidée. Tout ce que je désirais maintenant, c'était rentrer me coucher.

Une heure plus tard, je me réveillais en sursaut en entendant Bruce ouvrir la portière. Il avait repris sa forme humaine et enfilé ses vêtements.

— Tu sais que tu ronfles ? demanda-t-il en me caressant le front.

— Qu'est-ce que t'en sais ? Tu n'étais même pas dans la voiture, marmonnai-je en refermant les yeux.

— Ce n'est pas la peine, je ne crois pas t'avoir jamais vue dormir sans ronfler.

Leonora et moi avions habité chez lui pendant près de trois semaines. Le temps que les ouvriers fassent les travaux dans mon appartement dévasté par une bagarre entre Bruce et un monstre venu kidnapper ma fille.

— Et le plus étonnant, c'est que ça me manque... ajouta-t-il.

— Quoi ? grommelai-je.

— Tes ronflements, le rire de Leonora, votre présence...

J'ouvris les yeux.

— Bruce, tu passes ton temps libre à jouer les baby-sitters, à ranger mon appart, à faire les courses et même à cuisiner. On se voit pratiquement tous les jours.

Le loup avait décidé de faciliter mon quotidien et de tenir le rôle de gouvernante. J'avais bien tenté vaguement de résister, mais il avait réussi à s'incruster dans ma vie de manière si discrète et efficace que j'avais fini par céder.

— Je sais, mais ce n'est pas pareil. J'adorais vous avoir le matin au réveil, border Leo tous les soirs, t'entendre râler parce que je n'ai pas rabattu le couvercle de la cuvette des W.-C. et me taper toute la série *True Blood* en boucle à la télé.

— C'était un arrangement momentané. Je n'ai pas l'intention de m'installer avec toi, fis-je en secouant la tête.

— Pourquoi ? insista-t-il en saisissant ma main. Je ne suis ni un mari, ni un amant et tu adores vivre avec moi.

Ses magnifiques yeux noirs me scrutaient attentivement.

— C'est hors de question, fis-je en retirant ma main.

— Mais je veux juste...

— Je sais, mais c'est non. Bruce, je ne suis pas une lycanthrope mais une sorcière. Tu es un loup-garou Alpha, tu dois fonder ta propre famille, ta propre meute avec les tiens.

— Je vous ai, toi et Leo, s'entêta-t-il.

— Oui, mais je ne suis pas ta femme et Leonora n'est pas ta fille. Pourquoi ne rentres-tu pas auprès de tes semblables ?

Il sursauta comme si je l'avais giflé puis me lança un regard noir.

— Je ne peux pas, dit-il froidement.

— Tu ne peux pas ?

— Non, fit-il en détournant la tête et en démarrant la voiture en silence.

J'ouvris la bouche puis la refermai aussitôt. Il était seul et vivait loin des siens. Tout comme moi. Je connaissais la souffrance de l'exil et je le comprenais. Mais il avait commis une erreur de casting en nous choisissant, Leo et moi, pour former un nouveau clan.

— Nous ne pourrons jamais les remplacer, Bruce. Crois-moi, je sais ce dont je parle. Ça fait dix ans que je n'ai pas vu les miens et ils me manquent toujours autant.

— Alors pourquoi les as-tu quittés ?

Les Vikaris, mon clan, voulaient me tuer. Je ne leur en voulais pas, mais je n'étais pas assez suicidaire pour me jeter entre leurs griffes. Le temps avait beau avoir passé, elles n'étaient pas du genre à oublier et encore moins, à pardonner.

— Je n'avais pas le choix, me contentai-je de répondre.

— Moi non plus.

— Alors, dans ce cas trouve-toi une louve d'ici. Ça doit être autorisé, non ?

Les loups-garous ne toléraient pas les unions mixtes. Une histoire de perpétuation de la race.

— Non.

— Tu veux dire que tu n'as pas le droit de t'appareiller avec une louve locale ?

— Rebecca, il y a autant de différence entre un loup-garou d'Amérique du Nord et moi qu'entre un muteur et toi.

— Mais pourtant tu fais partie de la meute du Vermont...

— Ils me tolèrent, mais je ne suis pas vraiment l'un d'entre eux.

Je les savais sectaires, mais pas à ce point...

— C'est ridicule !

— Tu veux à tout prix me caser, hein ? Au cas où tu ne l'aurais pas compris, ma vie de célibataire me va tout à fait. Je ne cherche pas de compagne, mais simplement une famille à aimer. Et tu peux me croire, c'est bien plus difficile que de trouver une fille à baiser.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Je pense sincèrement que tu mérites mieux que ce que nous avons à t'offrir.

— J'ai assez d'expérience pour savoir ce qui me convient ou non. Je connais mes besoins et j'ai fermement l'intention de rester et de partager ta vie, dit-il d'un ton qui signifiait que la discussion était close.

Ouais... ben moi, je n'étais pas convaincue qu'il comprenne les conséquences d'une telle décision. Il n'avait aucune idée de ce que j'étais, ni du risque qu'il prenait rien qu'en me fréquentant. D'ailleurs, si je le lui avais dit, il aurait cru à une plaisanterie. La plupart des créatures surnaturelles ne croyaient pas à notre existence. Les Vikaris étaient considérées comme des légendes, des monstres de contes de fées, l'incarnation folklorique de Satan ou des Cavaliers de l'Apocalypse. Ils n'imaginaient pas que nous puissions être réelles.

Mais ce n'est pas parce qu'on nie l'existence du diable, qu'il n'existe pas vraiment.

Chapitre 2

Quand Bruce me déposait à la maison, une heure plus tard, le soleil d'août pointait déjà son nez mais il faisait encore un peu frisquet. Burlington, Vermont, Nouvelle-Angleterre était plus réputée pour son calme, son lac, sa proximité avec les stations de ski et ses longs hivers que pour la chaleur de ses étés. Ici, la température dépassait rarement les trente degrés.

— Maman ?

Ma fille, Leonora, était assise en tailleur, par terre, devant la télévision.

— Tu es déjà réveillée ?

Les volets étaient encore fermés. Depuis quelque temps, elle supportait de plus en plus difficilement la lumière du soleil.

— Je sens l'odeur de Bruce, fit-elle en se levant brusquement. Il était encore avec toi ? Vous vous êtes bien amusés ?

Ses cheveux bruns tombaient le long de son dos et ses yeux avaient la couleur de l'émeraude. Dans quelques années (et quelques centimètres de plus), on aura l'air de vraies jumelles.

— Oh oui, tu penses... une vraie fiesta, répondis-je en balançant mes baskets sur le sol.

Elle se releva brusquement et je vis ses narines se pincer.

— Il y a des gouttes de sang sur tes chaussures, fit-elle, tandis que deux petits crocs de vampire descendaient lentement sur ses gencives.

— Leo, fais attention, dis-je, tu vas encore te couper les lèvres.

— Oh pardon ! fit-elle en posant la main sur sa bouche.

Le père de Leo était un vampire. Ce qui aurait dû le rendre incapable de procréer. Mais j'avais toujours eu le chic pour les situations inédites. Les phénomènes étranges et inexplicables. Les catastrophes en chaîne. Bref, pour les emmerdes...

— Tu as bien dormi ?

— Oui. Beth t'a laissé un message, fit-elle en me tendant un morceau de papier.

Je lus rapidement les quelques mots griffonnés sur une enveloppe : « J'ai dû partir à 5 heures. Leo dort. Tout s'est bien passé. » Beth était ma meilleure amie. Elle gardait régulièrement Leonora depuis des années et n'était pas du genre à la laisser sans surveillance. Il avait dû se passer quelque chose de grave pour qu'elle décide de partir aux premières lueurs de l'aube.

— Elle ne t'a rien dit ? demandai-je, inquiète.

— Non. Quand je me suis réveillée, elle n'était déjà plus là.

Je pris aussitôt mon portable, composai son numéro mais je tombai aussitôt sur son répondeur.

— Tu es sûre qu'elle ne t'a rien dit ? insistai-je.

— Ne t'en fais pas, maman, si Beth a des ennuis, elle te contactera, me dit Leo d'une voix rassurante.

— Oui, je suppose que oui, fis-je, un peu tendue.

Beth était aussi familiarisée avec les emmerdements que je l'étais. Ce qui n'était pas peu dire. J'espérais seulement que ceux-là ne la conduiraient pas à l'article de la mort, comme la fois où elle s'était fait tirer dessus, celle où elle s'était fait éventrer, celle où un ours-garou affamé avait tenté de la bouffer ou même celle où... enfin bref.

— On est samedi et je n'ai pas école. Qu'est-ce que tu veux faire aujourd'hui ? Un ciné ou on regarde la dernière saison de *Drop Dead Diva* ? demanda Leo, d'un ton volontairement léger.

Ma fille partageait ma passion pour les séries et il nous arrivait fréquemment de passer nos journées à avaler des glaces devant le petit écran. Mais j'avais d'autres projets.

— Je vais aller me coucher et tu me réveilles d'ici à quatre heures. Après, on ira s'entraîner toutes les deux.

— C'est vrai ? demanda-t-elle, les yeux brillants.

Je hochai la tête.

— Qu'est-ce que tu crois ? Tu as 10 ans, il est grand temps que tu apprennes à te battre.

— Tu es drôle à me répéter sans cesse que j'ai 10 ans. On dirait que tu ne veux pas que je grandisse trop vite, dit-elle, l'air amusé.

Elle n'avait pas tort. Sa maturité était celle d'une humaine de 14 ou 15 ans et ça m'angoissait complètement. Les adolescentes étaient bien plus terrifiantes à mes yeux que les monstres déjantés que je combattais. Et beaucoup plus imprévisibles...

— Non. Je veux que tu survives et il me faut encore du temps pour te préparer.

— Il y aura de la magie ? demanda-t-elle, inquiète.

Ma fille n'avait pas hérité de mes dons en la matière. Ses incantations ne fonctionnaient généralement pas et quand ça arrivait, le résultat était plutôt étrange.

Mais elle ne pouvait pas se contenter de son incroyable force physique et de sa vitesse pour s'en sortir. J'avais tué suffisamment de vampires pour le savoir.

— La magie de notre clan est la plus puissante qui existe en ce monde, Leo. Si l'une de mes « sœurs » décidait de s'en prendre à toi, tu n'aurais pas la moindre chance. Tu dois maîtriser ton don.

— Pourquoi ne parles-tu jamais d'elles ? Qui sont-elles, maman ?

Ma famille, mon sang et mon pire cauchemar.

— Je suis trop fatiguée. On pourra discuter de ça plus tard...

— À chaque fois que je te pose des questions sur ton clan, tu trouves toujours des excuses pour ne pas me répondre, remarqua-t-elle, d'un ton aigre.

— Je t'en parlerai, quand j'estimerai que ce sera le moment, répondis-je, d'une voix glaciale.

Les traits de mon visage s'étaient figés et je la dévisageai, durement.

Elle recula aussitôt.

— Je suis désolée, fit-elle en baissant la tête.

— Leo, je sais que tu es curieuse et que tu meurs d'envie d'en savoir plus sur moi ou sur mon passé. C'est normal, fis-je radoucie, mais...

— Mais tu me trouves encore trop petite pour encaisser la vérité ? m'interrompit-elle.

— Je ne suis même pas certaine de « l'encaisser » moi-même, avouai-je, un peu gênée.

— Oh... souffla-t-elle, surprise.

— Eh oui... Bon, je dois vraiment aller me coucher maintenant. Si tu as faim, il y a de la viande et plusieurs pochettes de sang dans le frigo de l'arrière-cuisine. Je suis passée les prendre hier soir.

— Oh merci, maman ! s'écria-t-elle ravie.

Les ados humaines avaient ce genre de réaction devant des fringues ou des places de concert, ma fille, elle, sautait de joie quand je lui rapportais du sang. J'allais devoir m'y faire. Elle se précipita illico vers la cuisine. Et une seconde plus tard revenait en brandissant l'une des pochettes, l'air extatique.

— C'est du AB+, mon préféré ! T'es la mère la plus géniale du monde !

— N'exagère pas, je n'ai égorgé personne pour le récupérer, je suis juste passée à l'entrepôt.

Depuis la fin de la guerre qui dévastait les clans de la communauté surnaturelle mondiale, il y a trois ans, les vampires avaient signé un Traité leur interdisant de se nourrir directement sur les humains. Ils devaient maintenant passer par un centre de stockage qui les fournissait selon leurs besoins.

— Oui, mais celui-là, c'est le plus rare, dit-elle en perçant la pochette avec ses crocs.

— Leo, fais gaffe au parquet ! Prends un bol et va manger ça dans la cuisine ! la réprimandai-je.

— Désolée... dit-elle en grimaçant.

— Je vais dans ma chambre. À tout à l'heure.

— Dors bien, lança-t-elle en ouvrant la porte du placard où se trouvaient les bols.

« Bien dormir » n'était pas un problème. C'était « dormir suffisamment » qui en était devenu un.

Il faut dire que j'avais fait pas mal d'heures supplémentaires et liquidé une bonne vingtaine de personnes

depuis que j'étais devenue le tueur attiré du Directum, le conseil des créatures surnaturelles. Les vampires, les loups-garous, les chamans, les potionneuses, les muteurs et même les démons, m'avaient élue deux mois plus tôt à l'unanimité. Mais il n'y avait pas de quoi pavoiser. Le résultat du vote aurait été différent s'ils avaient tous su qui j'étais. Ou plutôt, ce que j'étais... En tout cas, les vacances d'été s'achevaient et je ne voyais pas comment j'allais pouvoir jongler avec mon emploi du temps surchargé de prof de littérature française et celui d'Assayim.

— Maman ?

— Hum...

— Réveille-toi, il est l'heure.

Je levai la tête de mon oreiller et fixai le réveil de l'œil gauche (le droit était toujours fermé). Je dormais depuis quatre heures et j'avais l'impression de m'être seulement assoupie quelques minutes.

— J'arrive, marmonnai-je.

— Prends ton café tranquillement. Je vais prendre ma douche, fit-elle en sautant sur mon lit.

— D'accord, dis-je en enfilant mon jean et un tee-shirt.

— Tu devrais changer de vêtements, tout le monde va encore penser que je suis ta petite sœur, dit-elle en riant.

Je fronçai les sourcils et jetai un coup d'œil au reflet dans la glace posée devant l'armoire de ma chambre. J'avais 26 ans, mais on me donnait rarement plus de 20. Et j'étais incroyablement jolie. Deux sacrés handicaps pour un Assayim qui avait besoin d'être pris au sérieux.

— Tu veux que je te démêle les cheveux ?

Ma fille adorait me coiffer. Et mes cheveux bruns, longs et épais, nécessitaient pas mal de soins.

— Non, on verra plus tard.

— Mais t’as des nœuds partout !

— Et alors ? Je ne vois vraiment pas où est le problème, râlai-je, les cheveux hirsutes et la bouche pâteuse, en me dirigeant vers la cuisine.

— Maman, s’il te plaît.

— Chérie, on va aller s’entraîner, pas défiler à l’élection de Miss Univers. Laisse-moi tranquille et va réviser tes incantations. Je ne tiens pas à ce que tu te blesses.

— Je ne suis pas nulle à ce point...

— Je ne l’étais pas non plus, mais une fois, je suis tombée dans le coma pendant près de deux jours.

— Qu’est-ce qui t’était arrivé ? demanda-t-elle.

— J’ai fait appel au pouvoir de la Terre en bas d’une falaise et je me suis pris un rocher sur le crâne.

— Tu rigoles ?

— Non, dis-je en gardant difficilement mon sérieux.

— Très drôle, dit-elle en remarquant mon air hilare.

— Tu sais, tu ne devrais pas prendre ça à la légère. Vu ton manque de contrôle et de pratique en matière de magie, ce genre de chose pourrait très bien t’arriver, lui dis-je, d’un ton cette fois nettement plus sérieux.

Ma fille m’adressa un regard furibard. Elle devenait de plus en plus susceptible ces derniers temps et sa croissance était aussi rapide que spectaculaire. Elle n’allait pas tarder à claquer les portes pour les faire exploser. J’espérais seulement qu’elle serait assez prudente pour ne pas laisser ses hormones la titiller avant 7 heures du matin. L’heure de mon premier café.

— Si j'étais toi, j'irais voir qui sonne à la porte, moi je vais prendre mon bain ! dit-elle en partant d'un pas rageur vers la salle de bains.

Je reposai ma tasse sous la machine à espresso en soupirant et glissai un chargeur neuf dans mon Beretta. Simple précaution. Dégainer un flingue prend moins de temps que de faire appel à la magie.

Je me dirigeai ensuite l'arme au poing vers la porte d'entrée en prenant soin de me montrer la plus discrète possible. La plupart des créatures surnaturelles avaient une ouïe extraordinaire et pouvaient parfaitement m'entendre à travers les murs. Et pour tout dire, me viser avec un fusil mitraillette ou un autre joujou du même type.

Je m'arrêtai au milieu du salon et sondai l'énergie que dégagait mon visiteur.

— Putain, tu ne pouvais pas prendre tes clés ? fis-je en me précipitant vers la porte.

Mais au vu du spectacle qui m'attendait, j'imaginai que la réponse à ma question était clairement non.

Chapitre 3

— Oh... mais c'est la grande forme, dis-moi, fis-je en réfrénant difficilement un fou rire.

Un grognement, deux grognements et enfin un son intelligible.

— Gr... gr... vr... vi...ens, gronda-t-elle.

Beth, ma meilleure amie et mon chef de département à l'université, pouvait se montrer aussi effrayante que drôle quand elle était dans cet état. Des poils avaient poussé de manière anarchique sur son visage, son nez avait triplé de volume et quant à sa bouche... eh bien, tout ce que je pouvais dire, c'était qu'avoir des crocs à la place des dents ne facilitait guère l'élocution.

— Je dois d'abord prévenir Leonora, dis-je en me mordant les lèvres pour ne pas rire.

— Non... Viens, fit-elle en posant ses griffes sur mon bras.

Elle luttait contre sa bête, mais je n'étais pas certaine qu'elle y parviendrait encore très longtemps.

— Calme-toi. Tu ne pourras pas me parler si tu te transformes et puis tu vas encore me coller des poils partout et baver sur les coussins du canapé. Allez, entre.

— Gr... gr... gronda-t-elle.

— C'est ça, c'est ça. Allez entre, je te dis. Tu ne peux pas te trimballer comme ça parmi les humains, ça va être la panique.

J'imaginai déjà les hurlements, les crises cardiaques, et autres réjouissances. « Oh... mais je vous assure, monsieur l'agent, on a vu un loup, un loup énorme, plus gros qu'un lion... »

— Gr... dé...so...lée, fit-elle en franchissant enfin le palier.

— Tu veux boire quelque chose ? demandai-je en fermant aussitôt la porte derrière elle.

— No... Non, merci, répondit-elle, en me suivant dans le salon.

— Eh bien moi, je vais me prendre un coca, fis-je en souriant.

— On... on... n'a pas le temps ; on...

Je me tournai vers elle et la fixai froidement.

— J'ai dit, je vais me prendre un Coca, dis-je d'un ton cette fois, qui ne souffrait pas de discussion.

Elle me regarda un instant, les yeux luisants de rage et le corps agité de tremblements. J'avais commis une erreur de débutant en m'adressant à elle de cette façon. La bête avait pris ça pour un défi.

— Beth ? fis-je en l'observant avec inquiétude.

Si elle ne se contrôlait pas, elle pouvait sérieusement me blesser.

— Respire, c'est moi, c'est Rebecca. Ne fais rien que tu pourrais regretter.

Je n'avais pas rangé mon Beretta. Il était soigneusement planqué dans mon dos, coincé dans le jean. Il ne me fallait que trois secondes pour dégainer et ôter la sécurité.

— Ma chérie, tu m'entends ?

— Att... attends. Ça va aller, finit-elle par dire, en respirant profondément.

— Je te ramène à boire, fis-je en me dirigeant tout à coup vers la cuisine.

— Oui, souffla-t-elle.

En revenant quelques secondes plus tard dans le salon, je la trouvais assise sur le canapé, le crâne coincé entre les genoux.

— Tiens, ma belle, dis-je en décapsulant la canette de Coca.

— Merci, fit-elle en relevant la tête.

Je constatais soulagée qu'elle était redevenue pratiquement humaine. Les poils avaient disparu de son ravissant visage. Ils avaient laissé place à de jolies taches de rousseur, un nez fin et droit, des pommettes saillantes. Ses yeux avaient gardé leur couleur jaune miel, caractéristique des lycanthropes. Mais c'était déjà pas si mal.

— Tu devrais faire plus d'exercices de relaxation, dis-je, en m'asseyant à côté d'elle.

Elle hocha imperceptiblement la tête.

— Oui. Je sais. Mais crois-moi, ce n'est pas facile ces derniers temps.

Je comprenais parfaitement le problème. Gordon, l'Alpha de la meute de loups-garous locale, son Alpha, était en proie au mal des vieux loups. Il ne contrôlait plus vraiment ses pulsions et son tempérament. Et ça déteignait sur les autres membres de son clan qui perdaient leur force et leur équilibre grâce au pouvoir de leur chef de meute.

— Comment se porte ton Alpha ?

— Il ne pourra pas tenir encore très longtemps, répondit-elle d'une voix grave.

J'aimais bien Gordon. Il n'avait pas hésité, lorsque j'avais eu des ennuis, à risquer sa vie pour venir m'aider. Le voir dépérir, s'isoler petit à petit pour finir, au bout du compte, par perdre toute trace d'humanité et sombrer dans une folie meurtrière était particulièrement pénible.

— Et merde, dis-je en m'asseyant près d'elle.

— Tu ne me le fais pas dire, fit-elle d'un air désabusé.

— Je suis désolée, fis-je en posant ma main sur la sienne.

Et je l'étais d'autant plus, que je savais que ce serait Beth, son second, sa Raani, qui serait probablement chargée, dans quelques mois, de l'éliminer.

— Je sais que tu l'apprécies. Lui aussi d'ailleurs, dit-elle avec un pauvre sourire.

— C'est vrai. C'est un bon Alpha et un type bien. Il me manquera lorsqu'il ne sera plus là.

Son visage prit un air surpris.

— Quoi ? demandai-je.

— C'est étrange de t'entendre dire quelque chose comme ça. D'habitude, tu te moques de ce qui peut arriver aux autres. Du moins, tant que ça ne concerne ni Leonora ni moi...

— C'est une critique ou un compliment ? demandai-je.

Elle esquissa une vague grimace et je vis que ses yeux avaient enfin repris leur couleur normale. Elle était de nouveau la jeune femme raffinée, élégante, amatrice de cocktails et de mondanités que tous connaissaient et appréciaient.

— Je ne sais pas trop. On est amies depuis pas mal d'années maintenant et je me suis habituée à ta

misanthropie et à ton cynisme, fit-elle en reposant sa canette gracieusement sur la table basse, alors, permets-moi de m'étonner un peu.

— Tu es toute pardonnée, fis-je, en riant.

Elle me sourit, mais son sourire n'atteignit pas ses yeux. Son visage était empreint d'une gravité que j'aurais voulu faire disparaître mais dont je n'étais pas certaine de vouloir connaître l'origine.

Malheureusement, on ne peut pas toujours se dérober.

— Bien. Alors, dis-moi, où voulais-tu que je te suive tout à l'heure ? Pourquoi avais-tu besoin de moi ? finis-je par demander.

Elle frémit et baissa la tête.

— Myriam est morte, murmura-t-elle, finalement.

Myriam était une petite louve d'une quinzaine d'années. Elle venait de s'appareiller avec un jeune mâle Bêta, Randall, et nous devons célébrer leur union dans moins d'une semaine. Ils m'avaient gentiment invitée à la cérémonie. Et j'avais accepté de représenter le Directum à cette occasion.

— Comment est-ce arrivé ? demandai-je doucement.

— On l'a retrouvée dans sa chambre. Elle a été violée et assassinée.

— Dans sa chambre ? Tu veux dire dans la maison de ses parents ?

Elle hocha la tête d'un air sombre.

Pourquoi fallait-il toujours que ça tombe sur son clan ? Deux mois plus tôt, ils avaient déjà perdu un jeune Bêta, enlevé par une bande de scientifiques complètement tordus. J'avais réglé le problème, mais le père de la victime, Jerry, y était resté, et la meute était encore traumatisée.

— Et où étaient-ils ? Les parents, je veux dire...

— En week-end chez leur fille aînée. Ils avaient laissé Myriam à la maison parce qu'elle avait insisté pour rester avec son fiancé. Ils devaient peaufiner les préparatifs de la fête.

Tuer un loup-garou était assez compliqué. Pas infaisable, particulièrement avec des balles en argent, mais compliqué. Ils avaient une force herculéenne et guérissaient systématiquement des blessures qui leur étaient infligées. Le coupable n'était sûrement pas humain.

— À quel titre veux-tu que j'intervienne ?

Elle fronça les sourcils, un instant désarçonnée.

— Comment ça ?

Je renouvelai ma question.

— Tu me le demandes en tant qu'amie ou qu'Assayim ?

Une lueur de compréhension éclaira enfin son regard.

— Euh... qu'est-ce que t'en penses ? demanda-t-elle, hésitante.

— Si tu fais appel à moi en tant qu'amie, je ne pourrais interroger que ceux qui voudront l'être et je n'aurais pas le droit de punir le ou les responsables. Mon avis sera seulement consultatif. Et la meute devra se charger du châtement. Si j'interviens en tant qu'Assayim, alors je serais investie du pouvoir du Directum. Je mènerais l'enquête mais je serais seule à décider de la manière dont je devrais procéder et je me chargerais personnellement de l'élimination du coupable.

Elle prit quelques secondes de réflexion et dit :

— En temps normal, je t'aurais simplement demandé de seconder nos recherches et nous nous serions occupés nous-mêmes de tout ça, mais la meute

n'est plus ce qu'elle était. Nous sommes affaiblis et plus désunis que je ne l'aurais pensé possible, alors je crois que le mieux serait que tu interviennes en tant qu'Assayim.

— Très bien, mais la décision ne sera officielle qu'avec l'accord du Directum.

— Je sais. Tu comptes les appeler ?

Contacter les autres clans sans en avoir préalablement parlé avec l'Alpha me semblait assez indélicat.

— Oui. Mais je veux d'abord en discuter avec Gordon, fis-je.

Elle grimaça.

— Il est toujours le patron, non ? insinuai-je.

— Tu as raison. J'espère simplement qu'il ne nous mettra pas de bâton dans les roues, dit-elle en se grattant le dos de la main.

— On va vite le savoir. Tu m'emmènes ?

— Oui, dit-elle en se levant.

— À quoi dois-je m'attendre ? demandai-je, en me redressant à mon tour.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— Dans quel état avez-vous retrouvé Myriam ?

Soudain, je vis une profonde tristesse passer dans ses yeux.

— Elle était... elle était en un seul morceau, mais il y a eu beaucoup de sang... dit-elle, la gorge enrouée par l'émotion. Pourquoi me demandes-tu ça ? Tu n'es généralement pas perturbée par ce genre de crime.

— C'est vrai, mais la victime n'avait que quinze ans, répondis-je. Ça m'ennuierait de devoir jouer au puzzle avec ses restes.

Elle me fixa un moment, puis je vis une larme couler sur ses joues.

— C'était une gentille gosse...

Beth était sans conteste la plus sensible de nous deux. Mais j'avais fait de sérieux progrès dans ce domaine ces derniers temps. Je n'irais pas jusqu'à dire que je me sentais sincèrement touchée par ce drame, mais j'étais désormais capable d'éprouver une sorte de compassion.

— Je sais.

Je me levai et me dirigeai vers l'entrée du couloir.

— Leonora, je dois sortir, criai-je. N'ouvre à personne jusqu'à mon retour.

J'entendis la porte de la salle de bains s'ouvrir et ma fille, vêtue de son peignoir bleu, se rua vers moi.

— Oh non maman. Tu m'avais dit qu'on s'entraînerait...

— Leo, ça suffit, l'interrompis-je, d'un ton ferme. Je dois absolument m'en aller.

Elle leva la tête et aperçut Beth qui essuyait une larme sur sa joue.

— Très bien, maman, dit-elle aussitôt d'une voix blanche.

Ma fille aimait profondément la louve. Elle s'avança vers elle, puis glissa sa main dans la sienne.

— Tu veux un câlin ?

— Non ma chérie. Ça va aller, répondit-elle.

— C'est grave ? demanda Leo, angoissée.

— Ne t'inquiète pas, tout va s'arranger, répondit Beth. Tu as déjà déjeuné ?

— Oui. Maman m'a rapporté au moins dix kilos de viande crue et deux litres de sang. Je suis gavée, fit-elle d'une voix douce.

— Deux litres ? demanda-t-elle en me lançant un regard stupéfait.

Je tournai la tête et ignorai délibérément sa réaction.
— Oui. Bon, alors, on y va oui ou non ?
Elle jeta un œil inquiet à Leonora.
— Tu veux vraiment la laisser seule ?
— Non. Mais je ne veux pas non plus qu'elle assiste au spectacle.
— Je peux rester dans la voiture et vous attendre gentiment, suggéra ma fille.
Je lui jetai un regard suspicieux.
— Et je suis supposée te croire ?
Beth me donna un coup de coude.
— Allez... pour une fois...
Je me tournai vers Leo et craquai devant ses yeux de cocker.
— Bon d'accord, file t'habiller !
— Je me dépêche, cria-t-elle, en bondissant.
Elle avait à peine le dos tourné que Beth me chuchotait :
— Depuis quand as-tu augmenté ses quantités de sang ?
— Depuis qu'elle a attaqué un homme, l'autre jour dans le parc, répondis-je, en soupirant.
Elle haussa les sourcils, interloquée.
— Que s'est-il passé ?
— Elle jouait, un jeune type a envoyé un ballon dans sa direction, il s'est approché d'elle et... Enfin bref, il portait un bandage sur le bras et venait probablement de se couper. Elle lui a collé ses crocs dans le cou.
— Mince ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?
— Qu'est-ce que ça aurait changé ?
Beth déglutit.
— Elle l'a tué ?
— Non. Je l'ai maîtrisée à temps.

— Personne ne vous a vus ?

Je secouai la tête.

— Les arbres nous cachaient et ses amis étaient trop éloignés pour pouvoir voir quoi que ce soit.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je ne sais pas encore. Sa force et sa rapidité augmentent ainsi que sa soif. Son énergie n'est pratiquement plus humaine.

— Mais elle respire.

— Si tu crois que ça change quoi que...

— Ça y est, maman, je suis prête !

Elle était apparue brusquement, comme un fantôme, au milieu du salon, vêtue d'une ravissante robe bleue à bretelle et d'une paire de sandalettes. Elle ressemblait à une inoffensive et adorable fillette. Un camouflage plutôt original pour un aussi dangereux prédateur.

— On y va. Et c'est moi qui conduis ! déclarai-je en tendant la main vers Beth.

Elle me tira la langue et prit les clés dans la poche arrière de son pantalon de toile. Puis, me les lança.

— Merci, fis-je en les attrapant.

Leo se mit à rire :

— J'ai raconté à maman que les flics nous avaient filé une grosse contravention, la dernière fois !

Beth était une accro de la vitesse en voiture. Je ne sais pas comment elle s'y prenait, vu qu'elle conduisait une mini, mais elle se débrouillait toujours pour choper un excès de vitesse. Et aujourd'hui, elle était tellement nerveuse que si ça arrivait, je ne donnais pas cher de la peau du type qui aurait la mauvaise idée de la verbaliser.

— Tu ne me fais pas confiance ? demanda Beth en battant des cils d'un air faussement naïf.

— Qu'est-ce que tu vas chercher ? demandai-je en l'imitant.

Au moins, elle était capable de plaisanter, c'était déjà ça.

Leonora se glissa tant bien que mal à l'arrière de la mini et je regrettai un instant d'avoir eu la flemme de récupérer ma vieille Chrysler au garage.

La maison des parents de Myriam se trouvait à Saint-Albans, à une trentaine de miles. Ce n'était pas le bout du monde, mais pas vraiment la porte à côté non plus.

— Tu sais, tu devrais acheter un pick-up, maman, ce serait plus facile pour ton boulot, dit Leonora en fredonnant, des oreillettes dans les oreilles.

Beth pinça ses lèvres pour ne pas rire.

— Un pick-up ?

— Ben oui. C'est un bon truc pour trimballer des corps.

— Tu m'as prise pour qui ? Un employé des pompes funèbres ?

— Ben... si on regarde les choses en face, je dirais que tu as enterré plus de gens ces derniers temps que Morbin&Hamer.

Morbin&Hamer était le croque-mort local. D'après la rumeur, les enterrements qu'ils organisaient étaient de toute première classe...

— Qui t'a parlé de ça ? demandai-je en lançant un regard noir à Beth.

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

— Personne. Mais je sais ce qu'est un Assayim et j'ai compté le nombre de fois où tu es rentrée à la maison avec des vêtements tachés de sang, dit-elle en continuant de fredonner.

— Remarque, fit Beth, elle n'a pas tort pour le pick-up. On pourrait peut-être demander au Directum de te fournir une voiture de fonction.

— Ne me donne pas de faux espoirs, je suis fragile en ce moment, raillai-je.

Chapitre 4

Les maisons appartenant aux lycanthropes étaient généralement isolées et entourées de plusieurs hectares de bois. Ils pouvaient ainsi vivre et se transformer tantôt en homme, tantôt en animal, sans éveiller la curiosité de voisins indiscrets. La demeure des parents de Myriam, une grande bâtisse contemporaine et rectangulaire en bois et aux larges portes vitrées, ne dérogeait pas à la règle. Elle était perdue, au milieu de nulle part, à plusieurs kilomètres de la première habitation humaine.

— Regarde, maman, Bruce est là ! s'écria Leonora tandis que je me garais difficilement au milieu d'une dizaine de voitures qui stationnaient devant la maison.

Le loup des steppes était seul, le dos appuyé contre le mur, il fumait une cigarette nonchalamment. Le vent faisait gonfler sa chemise à carreaux.

— Depuis quand est-ce qu'il fume ? demanda Beth, en fronçant les sourcils.

— Je suppose que ça doit être récent, fis-je, sinon, tu aurais déjà senti l'odeur du tabac sur lui ou sur son loup, lui fis-je remarquer.

— Je peux aller avec lui, dis, maman ? fit Leo en remuant sur son siège.

Je me tournai vers elle.

— Hors de question. Tu restes dans la voiture, ordonnai-je.

— D'accord. Mais je pourrais peut-être me promener un peu en attendant et me mettre à l'ombre ? Il fait beaucoup trop chaud et la clim ne marche plus.

Bruce ouvrit la portière et fronça les sourcils en apercevant Leonora.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ? grogna-t-il.

— Je n'avais personne pour la garder, donc je l'ai amenée avec moi, dis-je en sortant de la voiture.

— Je vais m'occuper d'elle et la ramener à la maison, fit-il d'un ton fébrile.

Je levai les yeux vers lui, surprise.

— Pourquoi ? Il y a un problème ?

— Non, mais c'est plus prudent, dit-il évasivement.

Quelque chose clochait, mais il refusait visiblement de vider son sac.

— Tu es sûr que tout va bien ? demandai-je, inquiète.

— Oui, oui... Tout va bien, ne t'en fais pas, répondit-il, la tête baissée, en grattant nerveusement la terre avec les semelles de ses baskets.

Je m'approchai de lui et soulevai doucement son menton. Son regard était hanté. Il reflétait la peur et une émotion que je n'étais pas capable de saisir à cet instant.

— Très bien, emmène Leo, je passerai la récupérer plus tard, dis-je d'une voix neutre.

— Mais on a besoin de toi ici ! gronda Beth. Tu fais partie de la meute...

— Laisse tomber, Beth, fis-je d'un ton autoritaire.

— Mais...

— Je t'ai dit de laisser tomber, insistai-je.

Bruce m'adressa aussitôt un sourire reconnaissant et se tourna vers Leonora.

— J'ai acheté une tonne de jeux vidéo au cas où tu viendrais à la maison, dit-il en lui saisissant la main.

— C'est vrai ? s'exclama-t-elle, ravie.

— Si je te le dis.

Beth le regarda quelques instants s'éloigner, le regard assassin, puis pivota vers moi.

— On n'aurait jamais dû accepter un étranger dans la meute, dit-elle, avec amertume.

Je connaissais suffisamment Bruce pour savoir que son départ n'avait strictement rien à voir avec le fait qu'il soit un loup des steppes et non un garou d'Amérique du Nord. Mais Beth n'était pas en état de réfléchir. Elle était beaucoup trop guidée par ses émotions aujourd'hui pour raisonner de façon rationnelle.

— Tu n'as pas l'impression que tu exagères ? demandai-je en la suivant dans la maison.

— Non, dit-elle, avec une parfaite mauvaise foi.

— De toute façon, il y a déjà beaucoup trop de monde ici, dis-je en grim pant derrière elle jusqu'au premier étage.

Une bonne vingtaine de loups occupait le moindre espace libre. Ils s'agglutinaient dans le long couloir comme une bande de mouches sur un ramassis d'ordures. Beth se fraya immédiatement un chemin parmi eux. Je tentai de la suivre, mais sans grand succès.

— Excusez-moi, pouvez-vous me laisser passer, s'il vous plaît ? fis-je tandis que je sentais la tension grimper lentement.

Pas de réponse.

— Pouvez-vous vous pousser, s'il vous plaît ? demandai-je à nouveau en tapant sur les épaules d'un type qui me tournait le dos.

Mais toujours pas de réaction. J'étais entourée, oppressée, cernée de toute part par des corps inconnus. Ils formaient une sorte de cage autour de moi dont les murs semblaient se rapprocher petit à petit. Je perdis patience et poussai violemment le loup en face de moi.

— Qui êtes-vous ? aboya-t-il en me lançant un regard hostile.

Il avait une taille moyenne et ressemblait à un représentant. Ou à un commercial quelconque.

— Quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre avec ces enfantillages, répondis-je en le fusillant du regard.

— On vous a demandé qui vous étiez, grogna méchamment un grand type baraqué flanqué sur sa droite.

Je reconnus aussitôt Dante. Nous nous étions brièvement croisés chez Beth lors d'un barbecue, avant que je ne devienne Assayim. Et si lui ne se souvenait pas de moi, son aspect physique le rendait difficile à l'oublier.

Ses bras étaient tatoués, son crâne entièrement rasé et son blouson de cuir portait des insignes tribaux. Il ressemblait à un lutteur de fête foraine ou à un Hell's Angel. Un genre généralement peu apprécié par les loups qui préféraient généralement adopter une apparence inoffensive et ordinaire.

— Dante, fiche-lui la paix, entendis-je gronder Beth un peu plus loin.

Elle avait fait demi-tour et tentait de se frayer un chemin jusqu'à moi.

— Écarte-toi, dis-je d'un ton peu cordial.

Il me jeta un regard haineux.

— Ou quoi ?

Je sentais qu'il mourait d'envie de se défouler sur quelqu'un. Malheureusement pour lui, il n'avait pas tiré le bon numéro.

— Ou tu risques de passer un sale quart d'heure, dis-je.

— Tu f'rais mieux de l'écouter et d'laisser la dame tranquille, fit une voix que je reconnus aussitôt.

Linus me regardait en souriant. Il n'avait pas changé. Toujours ce physique un peu rugueux de rugbyman et son horrible accent du Sud.

— Cette humaine n'a rien à foutre ici, cracha Dante.

Les loups ne pouvaient pas sentir mon énergie. Et aucune créature surnaturelle n'en était capable d'ailleurs. Ça faisait partie de mes pouvoirs. Et m'avait permis pendant dix ans de me cacher parmi les humains et d'échapper aux traqueurs de mon clan.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ? Me jeter dehors ? demandai-je d'une voix glaciale.

— Non. Je vais devoir te buter, ma jolie, fit-il en gonflant ses pectoraux.

Les autres membres de la meute s'étaient instinctivement reculés pour nous faire de la place et assister à ma mise à mort. Ça m'ennuyait presque de les décevoir.

— Tu te souviendras que tu ne m'as pas laissé le choix, dis-je d'un air mauvais.

Il se mit à rire et me poussa contre le mur, mais pas assez violemment pour m'assommer. Il avait visiblement envie de faire durer. Moi pas. J'appelai mon pouvoir. La magie afflua alors des fenêtres, du sol, de l'air et pénétra ma peau comme une tornade. Puis, explosa en milliers de tentacules qui se projetèrent vers Dante. Elles s'engouffrèrent dans sa bouche, son nez, son

ventre, ses jambes et le soulevèrent à un mètre du sol tandis qu'il poussait un hurlement de douleur.

— Alors mon loup, tu disais ? murmurai-je en m'approchant de lui assez près pour que la brûlure de mon pouvoir s'intensifie et le fasse convulser.

Je sentis soudain un mouvement dans mon dos.

— Un seul geste et je le tue ! clamai-je sans tourner la tête.

— J'te présente Rebecca Kean, Dante. L'Assayim du Directum, dit Linus, hilare.

Tous les lycanthropes postés le long du couloir se mirent à frissonner et me dévisagèrent, d'un air à la fois curieux et horrifié. Mais, ça n'avait pas d'importance. Je n'étais pas là pour gagner un concours de popularité.

— Eh... attendez. J'ai cru qu'elle était... Je ne savais pas que... soufflait Dante en se tortillant de douleur.

— Tu viens d'agresser un membre du conseil, fis-je, avec un rictus.

— Je vous ai prise pour une humaine, je suis désolé, gémit-il, les traits contractés par la souffrance.

— Vraiment ?

Je ne connaissais pas très bien Dante, mais je savais qu'il représentait un danger pour la meute. Il voulait succéder à Gordon et tuer son petit-fils, William, un jeune Alpha que Beth avait pris sous sa protection. Dante n'était pas un loup Alpha. Seulement un Bêta. Mais il avait la réputation d'être un excellent combattant et un enfoiré de première. Sa plus grande ambition consistait à devenir calife à la place du calife. Un Iznogoud en encore plus méchant.

— Arrêtez ! souffla le loup-garou entre deux hurlements.

En principe, je n'avais pas le droit de me mêler de ces problèmes de succession, mais puisque cet abruti avait commencé les hostilités, je n'allais pas laisser passer cette opportunité...

— Rebecca, relâche-le s'il te plaît, demanda Beth d'une voix suppliante.

— Pourquoi ?

Les autres loups suivaient la scène avec attention. Certains paraissaient ravis de la tournure des événements, d'autres moins. J'imaginai que ces différentes réactions dépendaient de ce que l'on faisait ou non partie des partisans de Dante.

Beth posa sa main sur mon bras.

— Rebecca, tu ne peux pas le tuer, dit Beth en secouant la tête, pas comme ça.

— Mais il m'a attaquée ! protestai-je.

— Il ignorait qui tu étais, dit Beth d'un ton persuasif. Tu ne peux pas le lui reprocher !

— Ah non ?

Je laissai mon pouvoir s'intensifier et savourais le goût de sa peur et de sa douleur sur ma langue. Chaque parcelle de mon corps mourait d'envie de l'achever.

— S'il te plaît... La meute est déjà en deuil, ne nous impose pas ça à nouveau.

Son regard était implorant et, comme chaque fois avec elle, je cédaï pour ne pas la blesser.

— Très bien, fis-je en respirant profondément. Si c'est ce que tu veux... mais ta sensiblerie te perdra, Beth !

Je rappelai la magie qui torturait son corps et l'aspirai comme le siphon d'un évier pour la laisser regagner mes veines.

Dante était tombé sur le sol de la moquette bleu et jaune du couloir et tentait maladroitement de se relever.

— Merci, dit-elle simplement.

— Tu sais, parfois, je trouve que l'amitié est un sentiment encombrant, fis-je en soupirant.

— N'empêche, si vous l'aviez tué, ça nous aurait enlevé une s'cree épine du pied... murmura Linus, terriblement déçu.

— Linus ! le réprimanda Beth.

— Ben quoi ? C'est vrai, non ? fit-il en regardant Dante avec dédain. Celui-là, c'est l'roi de l'embrouille. Depuis qu'il est là, on a que des problèmes. Et ça veut diriger notre meute...

Une lueur de rage passa dans les gros yeux marron de Dante qui s'était redressé et s'adossait maintenant contre le mur. Les lycanthropes étaient terriblement forts et rapides mais impuissants face à ma magie. Dante l'avait appris à ses dépens, mais il ne pouvait pas me laisser l'humilier s'il souhaitait un jour régner sur la meute. Il se redressa, me toisa avec toute la dignité dont il était encore capable et me dit d'un ton un peu condescendant :

— Un beau jour, dans pas longtemps, je serai votre patron et vous devrez me montrer un peu plus de respect que vous ne m'en avez montré aujourd'hui, Assayim...

J'éclatai de rire.

— Je ne suis pas le larbin des chefs de clans, Dante. Je bosse pour le Directum. Je suis l'instrument de sa justice et le gardien de sa survie. Et si vous devenez un jour chef de cette meute, ce dont je doute, vous serez soumis aux mêmes règles que tout un chacun. Comme

Gordon. C'est le fondement de la démocratie et les joies de l'équité.

— Vous ne m'en voudrez pas si je vous dis que la première chose que je ferai, quand je deviendrai un membre du Directum, ce sera de vous licencier ?

L'orgueil et la bêtise réunis... hors de question qu'un abruti pareil siège un jour au conseil ou qu'il dirige la meute. Du moins pas tant que je serais vivante.

— C'est votre droit, mais il faudra convaincre les autres chefs de clans de prendre la même décision. Votre réputation de minable vous précède tellement que j'ai peur que votre influence dans ce domaine soit plus que limitée... Sur ce, j'ai des choses plus sérieuses dont je dois m'occuper, fis-je en suivant Beth vers la dernière porte du couloir.

Cette fois, les loups s'écartaient sur mon passage. Ils étaient si tendus que je pouvais sentir, à travers leur enveloppe humaine, le parfum poivré de leurs bêtes. Leur peur les enveloppait comme une vapeur nauséabonde. Ils me prenaient pour un monstre, une ombre, un nuage de ténèbres pouvant à tout moment s'abattre sur leur vie. Et je n'étais pas certaine qu'ils aient complètement tort.

Chapitre 5

La chambre de Myriam était grande et lumineuse. Le papier peint rose et la collection de peluches et de poupées qui ornait les étagères paraissaient quelque peu étranges dans une chambre d'adolescente sur le point de se marier. Il n'y avait ni poster, ni acteur ni rien qui laissait supposer que l'occupante de la pièce avait 15 et non pas 7 ou 8 ans. Autour d'un lit de princesse se tenaient Beth, Gordon, William, son petit-fils, et un jeune homme aux yeux rouges et fatigués. Randall, le fiancé de Myriam.

La jeune fille gisait au milieu du matelas, ses cheveux blonds épars sur les draps. Elle reposait complètement nue dans une mare d'hémoglobine. Au-dessus d'elle, les murs étaient recouverts d'éclaboussures. Beth m'avait dit « un peu de sang », j'appréciais l'euphémisme.

— Puis-je m'approcher ? demandai-je.

La tension dans la chambre était assez épaisse pour être coupée au couteau. Beth fronça les sourcils et me fit un signe de tête en direction de Gordon. Je croisai le regard de l'Alpha. Des flammes brûlaient dans ses pupilles de miel. Il luttait contre la transformation. Et risquait de perdre le combat. Son contrôle sur la bête

s'amenuisait de plus en plus. Je ne lui donnais pas plus que quelques mois pour devenir extrêmement dangereux.

— Gordon, pouvez-vous vous écarter du lit ? Je souhaiterais l'examiner, demandai-je.

— Pourquoi ? gronda-t-il.

— Parce que je dois décrypter l'énergie de son agresseur, fis-je d'une voix douce.

Gordon me fixait tandis que je baissais légèrement la tête en signe de soumission. Je n'appartenais pas à la meute et je n'avais pas à agir de cette façon, mais je désirais avant tout que le vieux loup s'apaise.

William, son petit-fils, m'adressa aussitôt un sourire chaleureux. Il avait l'air particulièrement soulagé de me voir.

— Vas-y, petite, finit par dire l'Alpha, en reculant de quelques pas.

Gordon était le seul à m'appeler « petite ». Ça ne m'offusquait pas. D'abord parce que je l'aimais bien. Et ensuite parce que son physique de bûcheron, ses joues rouges et sa grosse barbe grise lui donnaient un côté patriarche plutôt sympathique.

— Il y a une odeur bizarre, remarquai-je.

William se tourna vers moi et dit :

— Oui. C'est de l'urine de chat. Il semble que celui qui a fait ça s'en soit recouvert pour cacher son odeur.

Génial. Je cherchais un détraqué sexuel avec des tendances scatologiques. Il ne manquait plus que ça.

— Et ça vous empêche de le pister ? Après tout, quelqu'un qui porte cette odeur ne doit pas passer inaperçu...

— Il n’y a aucune trace de son passage ou de son odeur à l’extérieur. C’est comme s’il s’était brusquement matérialisé dans la chambre.

Je jetai un rapide coup d’œil vers la fenêtre. Elle était ouverte.

— Qui l’a trouvée en premier ?

— C’est moi, fit Randall, d’une voix tremblante.

Il était mince, brun et avait la peau mate, comme William. Mais leur ressemblance s’arrêtait là. Le jeune Alpha était très joli garçon, il avait un menton carré, des yeux d’un noir profond mis en valeur par des cils incroyablement longs et une musculature assez développée, tandis que le fiancé de Myriam avait un physique d’adolescent maigrichon aux joues creuses, au nez pointu et à la pomme d’Adam proéminente.

— J’ai senti... enfin, toute la meute a senti qu’elle était morte vers 5 heures du matin, ajouta-t-il.

L’énergie des morts nourrissait la magie de la meute. À chaque fois que la vie charnelle d’un loup se terminait, une partie de son pouvoir restait parmi eux.

— Est-ce que cette fenêtre était déjà ouverte lorsque vous avez trouvé Myriam ?

Il sembla réfléchir et acquiesça.

Je m’avançai alors vers le balcon et fis signe à Beth de me rejoindre.

— Tu sens quelque chose ?

Elle se baissa au niveau du sol et respira.

— Oui. C’est la même odeur.

— Alors, c’est par ici qu’il est entré.

— On est à quatre mètres du sol, comment s’y est-il pris ? demanda-t-elle.

— Facile. Il est arrivé en volant.

— Tu veux dire... ?

— Je veux dire qu’il est capable de se déplacer dans les airs.

— Ça expliquerait pourquoi on ne trouve aucune trace de son passage autour de la maison, dit Gordon.

— Exact. Maintenant, je vous demanderais de bien vouloir sortir de la chambre quelques minutes, fis-je.

— Non je veux rester, protesta Randall.

— Je dois essayer de décrypter l’énergie du meurtrier et vous êtes tous tellement tristes et en colère que vos auras ont imprégné la pièce. J’aurais déjà de la chance si j’arrive à capter quelques effluves laissés par l’assassin, alors, s’il vous plaît...

William posa son bras autour des frêles épaules de Randall et l’attira vers la porte.

— Elle a raison. Tu dois la laisser faire son travail.

— Mais c’est à la meute de le retrouver. C’est à la meute de le punir ! s’écria Randall.

— Rebecca est un bon Assayim. Je lui fais entièrement confiance, dit Gordon.

— Alors, vous ne comptez rien faire ? Vous... vous laissez cette fille décider. Mais...

— Ça suffit ! ordonna Beth. Je n’ai jamais vu Rebecca échouer. Elle le retrouvera, je te le garantis. Et crois-moi, lorsque ça arrivera, ce malade priera pour ne jamais avoir croisé sa route.

Randall posa ses yeux embués de larmes sur moi puis ouvrit la porte rageusement.

— Beth, Gordon, restez devant la porte s’il vous plaît. Je n’en ai pas pour longtemps, fis-je en me dirigeant vers le lit.

J’avais bien fait de mettre mon jean, mes baskets et mon tee-shirt noirs. Les taches de sang se verraient moins si je me salissais.

Je me penchai vers Myriam et l'observai. Elle avait beau être morte, son corps, lui, restait beau.

L'agresseur l'avait égorgée et l'avait maintenue contre le matelas pendant qu'elle agonisait. Elle avait des hématomes sur ses épaules et sa chair était tellement écrasée que je pouvais voir les traces de doigts sur sa peau. J'écartais doucement ses jambes. Elles étaient encore souples. La rigidité cadavérique avait commencé mais ne s'était pas encore propagée aux membres inférieurs. Le haut de ses cuisses avait été ravagé. Coupures, ecchymoses, lacérations. Rien ne lui avait été épargné. Ce maniaque n'avait vraiment pas eu froid aux yeux pour oser infliger ça à un loup-garou. Un coup de griffe, de croc mal placé et il aurait pu se retrouver soprano.

Je respirai profondément puis posai mes mains à quelques centimètres au-dessus de l'estomac de Myriam et laissai mon pouvoir m'envahir. Je chevauchai la magie de la Terre, de l'Air et du Feu. Elle se déversait en moi comme un fleuve dans un estuaire. Je la repoussai vers ce corps sans vie en espérant qu'elle capterait le reste d'une aura, d'une énergie qui aurait laissé son empreinte.

Dès qu'elle pénétra en Myriam, sa peau se souleva légèrement puis la magie reflua dans mes veines et nous lia l'une à l'autre. Comme un patient à sa perfusion.

Je sentais sa peur. Sa colère. Sa haine. Son acharnement à survivre durant le viol. Puis sa tristesse, sa solitude et ses regrets lorsqu'elle avait compris que la vie la quittait. Ils avaient voulu la briser. La massacrer. L'attaque avait été d'une violence et d'une cruauté incommensurables.

L'odeur d'urine et de sang qui se dégageait de son cadavre commençait à me donner mal au cœur. Je déglutis. Puis je m'assis lourdement sur le coin du lit. Ressentir durant quelques secondes l'effroi et la douleur de cette fille m'avait secouée plus que je ne l'aurais imaginé. La mort ne m'effrayait pas. Elle accompagnait chacun de mes pas, un peu comme une amie. Mais ce n'était pas de moi qu'il s'agissait. Et voir avec ses yeux, hurler avec sa bouche, souffrir avec son corps était l'une des sensations les plus désagréables que j'avais eu à connaître depuis longtemps.

— Rebecca ? Rebecca ? Ça va ?

Je me tournai vers Beth qui me tapotait le bras, le regard inquiet.

— Oui. Ne t'en fais pas, mentis-je.

Je la regardais comme au travers d'un voile. Fixant à jamais dans ma mémoire, les traces d'énergie que le maniaque avait laissées dans le corps de l'adolescente.

— Alors ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

Je me redressai et m'aperçus que Gordon nous avait rejoints et qu'il me fixait avec impatience.

— Je n'ai pas vu le visage de son agresseur, dis-je prudemment.

Elle était morte depuis trop longtemps.

Beth haussa légèrement son sourcil droit mais resta silencieuse.

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ?

— Mon boulot. Je vais appeler Leopold Fergusson.

— Le muteur ? fit Gordon en haussant les sourcils.

— Le médecin. Il travaille au labo et il nous a déjà aidés. Je voudrais qu'il vienne avec un kit de prélèvement. J'ai besoin d'avoir des éléments tangibles.

Je n'avais eu affaire à lui personnellement, mais Fergusson s'était montré coopératif dans l'enquête que j'avais menée sur la vague d'enlèvements qui avaient eu lieu deux mois plus tôt. Et il avait su se montrer efficace et discret.

— Tu n'es pas flic, Rebecca, pourquoi utilises-tu leurs méthodes plutôt que la magie ? demanda-t-il.

— Le tueur a peut-être laissé d'autres traces. Des traces qui me permettraient peut-être de le localiser et je veux mettre toutes les chances de mon côté.

L'expression de Gordon laissait clairement afficher ce qu'il pensait de cette idée.

— Et que penses-tu des chamans ? Certains d'entre eux peuvent communiquer avec les morts. Ils pourront peut-être nous aider ? proposa Gordon.

— Les chamans refuseront. Myriam est morte dans un état de souffrance physique et morale atroce. C'est trop dangereux pour eux. Et ils ne voudront pas risquer de relâcher un esprit tourmenté dans le monde des songes en faisant appel à lui, répondis-je.

— Sans compter que Tyriam est un sale con, ajouta Beth.

Tyriam était le chef du clan chaman. Et je partageais l'avis de Beth à son sujet. C'était un sale con. Mais un sale con compétent. Et aucun chaman digne de ce nom n'appelait l'esprit d'une personne morte dans de telles conditions. Pas si tôt après son décès. À moins de vouloir perdre la vie, devenir fou, ou de rester lobotomisé. Son corps coincé dans un monde et son âme errant à jamais dans l'univers des ombres.

— Bon. Je ne voudrais pas être désagréable mais je sais ce que je dois faire. Gordon, vous avez dit à

Randall de me faire confiance, j'aimerais que vous écoutiez vos propres conseils, fis-je d'un ton sec.

J'avais déjà fait preuve de beaucoup de patience. Une interférence de plus dans cette enquête et j'envoyais Gordon à l'hospice à coups de latte dans le cul...

Le vieil Alpha parut le sentir parce qu'il hocha la tête et se dirigea vers la porte :

— Tiens-moi au courant, fit-il simplement avant de disparaître.

Beth, elle, restait plantée là, visiblement peu décidée à obtempérer.

— Bien. Maintenant, on peut parler, fit-elle d'un ton grave. Qu'est-ce que tu as vraiment découvert ?

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Attends deux minutes. J'appelle Fergusson.

Une fois mon coup de fil passé, je lançai à la pièce un sort de silence. Les loups-garous avaient une excellente ouïe et je ne tenais pas à les alerter.

— Je suis à toi, fis-je, une fois l'incantation terminée.

— Alors qui a fait ça ? demanda-t-elle, d'une voix angoissée.

— Un loup-garou.

Elle ferma les yeux en soupirant.

— Tu es sûre qu'il s'agit de l'un des nôtres ?

— Oui, son énergie est animale même si...

— Si quoi ?

— Même si elle est assez étrange.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, il a la signature énergétique d'un loup, mais elle n'est pas normale. Elle est différente.

— Ne me dis pas qu'on a affaire à un autre monstre ?

Les enlèvements qui avaient eu lieu à Burlington deux mois plus tôt, avaient été commandités par un généticien. Il avait effectué des prélèvements sur ses victimes et créé une créature avec des gènes de lycanthropes, de muteurs, de potionneuses et de démons, appelée Charzac. J'avais eu un mal fou à le vaincre et nous avions bien failli tous y rester.

— Non. Je ne pense pas.

— Euh... je ne voudrais pas être contrariante mais les loups-garous normaux ne se déplacent pas en volant et n'égorgent pas les femelles.

— Non, mais il leur arrive fréquemment de les violer, lui fis-je remarquer.

Elle me jeta un regard triste.

— Ils ne considèrent pas les choses comme ça, dit-elle.

Les mâles pouvaient toujours se mettre la tête dans le sac et enrober les choses à leur sauce, c'était la vérité. La plupart des louves non appareillées devaient défendre leur vertu à coups de crocs ou se soumettre aux désirs sexuels des mâles mieux placés qu'elles dans la hiérarchie. C'était d'ailleurs la raison qui les poussait à se marier dès l'adolescence.

— On ne va pas épiloguer là-dessus, dis-je. Tu sais mieux que personne à quel point les loups ont un comportement sexuel agressif vis-à-vis des femelles.

— Où veux-tu en venir ? demanda-t-elle, d'un air furieux.

— Je ne critique pas ta meute, Beth. Mon clan a des coutumes plus bestiales et plus sauvages que les vôtres, dis-je en hochant la tête. Et nous n'avons pas l'excuse d'être en partie des animaux.



REBECCA KEAN - 2

PACTE DE SANG

« Depuis que je suis devenue la tueuse attitrée de la communauté surnaturelle du Vermont, je n'ai plus une minute à moi : course-poursuite, exécutions, meurtres en série... Bref, je n'ai ni le temps ni l'envie de m'occuper de ma vie privée. Alors quand mon ex, Michael, un vampire aussi sexy que redoutable, a débarqué en ville, ça m'a un peu contrariée. Il faut dire que quand on se retrouve enceinte à seize ans et qu'on plaque son amant, on n'est généralement pas très pressée de le revoir dix ans plus tard et de lui annoncer qu'il est papa.

Du moins, pas avant d'être passée faire le plein chez Joe, le marchand d'armes du coin. »

CASSANDRA O'DONNELL

Fan inconditionnelle d'urban fantasy, Cassandra O'Donnell est une grande spécialiste de toutes les créatures de l'ombre et de la nuit. Elle nous entraîne avec brio sur les traces d'une héroïne à la hauteur d'Anita Blake : Rebecca Kean.

www.jailu.com

ISBN : 978-2-290-03112-4



9 782290 031124

Inédit

Photographie : © Fendis/Corbis

PRIX FRANCE
12 €

Extrait de la publication